



Parution : 15 mai 2017  
Format : 12,5 X 21 cm  
Roman, 334 pages  
Prix : 21 €  
ISBN : 978-2-911137-52-5



**CONTACT :**

**Corinne Niederhoffer**

**Tél : 04 90 70 78 78**

**elansud@orange.fr**

**DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14**

[http://elansud.com/boutique/7\\_cendron-jean-pierre](http://elansud.com/boutique/7_cendron-jean-pierre)

# Quelque chose d'absent qui me tourmente

**Auteur : Jean-Pierre Cendron**

**3<sup>e</sup> Roman**

**Collection : Hors Collections**

**] HC [**

1962, l'armée annonce la mort de Julien dans les derniers jours de la guerre d'Algérie.

Quarante ans plus tard, à Grambois, sa sœur Nathalie reçoit un appel téléphonique : « Vous direz à votre frère... »

Dans un cabaret d'Aix-en-Provence, une jeune étudiante venue d'Argentine pose sa voix sur les notes d'un bandonéon, en attendant l'arrivée de Carmen et de son mari qui pistent des fugitifs.

Nathalie, avec l'aide de son ami Hippolyte, tente de relier les fils de ces événements et d'éclaircir le passé.

Ce roman noir nous plonge dans les méandres méconnus de l'Histoire contemporaine.

**Mots clés :** roman noir, guerre d'Algérie, torture, secrets de famille, Luberon, Grambois.



## **Jean-Pierre-Cendron :**

Enseignant, auteur d'ouvrages scolaires en sciences économiques et sociales, puis responsable des ressources humaines dans de grandes institutions publiques, Jean-Pierre Cendron vit à Grambois en Vaucluse. Très impliqué dans la vie culturelle, il est aussi auteur de nouvelles. Son premier roman, *Les deux bouts du bâton*, a été primé en 2014 et 2015.

## **Du même auteur chez le même éditeur**

### **Collection Mémoires**

2015, *La Constellation des Gémeaux* - 978-2-911137-40-2

2014, *Les deux bouts du bâton* - 978-2-911137-35-8

## EXTRAIT : 1<sup>er</sup> chapitre

1

« Ça va, madame Lopez ? Je suis venue voir s'il y avait des dégâts.

— Merci, Odette, tout va bien.

— Vous êtes sûre ? L'orage a été violent, vous avez vu ? »

Une branche du grand chêne s'est cassée et obture la route. Odette s'inquiète à nouveau.

« Non, tout va bien. Rien de grave. »

Rassurée, la voisine s'éloigne enfin. Nathalie reprend ses esprits, fait quelques pas dans le jardin, l'herbe lui mouille les pieds à travers ses sandales.

Pourquoi cet accès de faiblesse, ce quasi-évanouissement ? Cela ne lui est jamais arrivé. Si, une fois, il y a bien longtemps, à la mort de son mari, Manu.

La mémoire lui revient peu à peu. L'orage qui vient du Luberon, le grondement du tonnerre, la pluie qui passe sous la porte du salon. La sonnerie du téléphone, la voix masculine chargée d'agressivité qui s'interrompt brutalement. La panne d'électricité. Il ne faut pas y penser. C'était sûrement une erreur de numéro. Ne plus penser à la voix, à l'autre bout du fil, brisée net par l'orage, à ce mot de « frère » qu'elle a prononcé. Ne plus penser à ce trou noir qui l'a engloutie... De quel recoin lointain de son esprit venait-il donc ?

Au potager, les plants de tomates, miraculeusement épargnés, lui rappellent qu'elle a invité son ami Hippolyte à venir dîner.

Son regard embrasse la maison. Savoir qu'elle a été celle de ses grands-parents, se rappeler les vacances passées quand elle était enfant, rassure Nathalie. C'est pour retrouver ces souvenirs heureux et échapper aux malheureux qu'elle a choisi de venir vivre ici et d'y apprendre le détachement. Ses enfants, Paul et Stéphane, sont grands, ils ont leur vie. Le village est paisible, ses habitants ne manifestent pas trop de curiosité. Elle s'est intégrée sans difficulté.

Et cette voix au téléphone pourrait remettre en cause cet équilibre difficilement acquis ? Une erreur, certainement une erreur.

La pluie a lavé le ciel d'été. Le campanile et les remparts de Grambois sont là, inchangés, immobiles. Et, pourtant, elle le sent bien, rien n'est plus pareil.

Un peu plus tard, enfin, alors que la grosse sphère rouge descend au ras de l'horizon, vaguement menaçante, le quatre-quatre de son ami Hippolyte se gare devant le portail de sa maison.

« Comme d'habitude, il a fini tard ses consultations... »

Il a beaucoup changé depuis le jour où il est arrivé chez elle ! Disparus les joues creuses, les grands cernes livides autour des yeux et surtout ce teint brouillé, mâchuré, verdâtre, qui lui donnait l'air d'un mort-vivant. Elle lui a trouvé un cabinet de généraliste auquel est rattaché un appartement, à une vingtaine de kilomètres du village de Grambois où elle réside.

Hippolyte vient dîner chez Nathalie une fois par semaine, et souvent plus. Il commence par lui parler de ses patients, ceux qui le font rire et ceux qui l'inquiètent, bref du quoti-

dien d'un médecin de campagne. Avec bienveillance, elle l'écoute se décharger des tensions accumulées au cours de ses consultations

Elle lui montre le désastre du potager, enjambant avec précaution les ruisselets d'eaux boueuses qui dévalent vers le chemin en contrebas. Une branche du grand laurier rose a été brisée par la grêle et les touffes de lavande se sont couchées sous les rafales.

Ils s'installent sur la terrasse devant deux verres d'une boisson à la mélisse confectionnée le matin même.

« Dans quelques semaines, j'atteindrai mon millième jour de sobriété complète », dit-il avec une feinte solennité, en entrechoquant son verre contre le sien. Hippolyte sent quelque chose de différent de d'habitude dans l'attitude de son amie qui suit ses anecdotes avec une attention flottante, un regard lointain. Rien ne sert de questionner Nathalie qui se refermerait comme une huître. Il suffit d'attendre le moment où elle décidera de parler. Sur la terrasse, ils mangent le dîner qu'elle a improvisé. La fraîcheur qui a suivi l'orage s'est déjà dissipée et la chaleur moite est revenue. Ils parlent peu, échangent quelques phrases banales sur le temps, l'élection présidentielle qui aura lieu dans moins d'un an. Le repas terminé, Nathalie dessert la table et prépare une tisane. Hippolyte sourit intérieurement en pensant qu'il y a quelques années, ce n'est pas une infusion de verveine qu'il aurait bue après le repas.

Elle revient, dispose les tasses, verse le liquide brûlant et se carre dans son fauteuil.

« Au début de l'orage, cet après-midi, j'ai reçu un coup de téléphone. Une voix masculine, grave, impérieuse. Elle a seulement eu le temps de prononcer quelques mots "Vous direz à votre frère...". Oui, exactement ces mots-là : "vous direz à votre frère".

— Et après ? demande Hippolyte.

— La ligne a été coupée, comme c'est souvent le cas ici, les jours de tempête.

— Ton frère ? Je ne me souvenais plus que tu aies un frère.

— Il s'appelait Julien. Il est mort en 1962, en Algérie.

— C'est sûrement une erreur », assure-t-il et elle répond par un simple hochement de tête. Oui, c'était une erreur, elle veut le croire, sans parvenir à s'en persuader entièrement.

Involontairement, elle avait crié dans le téléphone, alors même que la ligne était déjà coupée. De manière inopinée, les mots « votre frère » avaient suscité en elle des images : un adolescent en train de ramer sur le lac du Bois de Boulogne ; un jeune homme, au pied d'un lit de petite fille, mimant un tir à la mitrailleuse ; une photo barrée d'un crêpe noir.

Surtout, ce qu'elle n'arrive pas à s'avouer, c'est que ce coup de téléphone, malgré sa brièveté, lui en a rappelé un autre. Pour Manu, son mari, la voix était également masculine. Plus disciplinée, plus posée, cherchant avant tout à ne pas blesser, à faire sentir toute la sympathie qu'elle éprouvait à la personne qui était à l'autre bout du fil et dont la vie allait être bouleversée.

Nathalie habitait encore à Paris et venait d'ouvrir la porte d'entrée de l'appartement quand le téléphone s'était mis à sonner. Elle avait appelé Paul, son fils aîné, pour savoir s'il était bien rentré de son cours de piano. Et ce carillon lui avait écorché les oreilles pendant qu'elle posait ses paquets dans l'entrée, des vêtements pour les enfants. Stéphane, son ca-

det, avait grandi, les affaires de l'an dernier n'étaient plus mettables, et Paul réclamait un blouson neuf. Et toujours la sonnerie du téléphone, sans doute sa belle-mère... Le sac de courses s'était répandu sur le parquet lorsque Nathalie l'avait posé. Et toujours la sonnerie stridente du téléphone, intarissable, insatiable, infatigable qui lui vrillait les nerfs. Finalement, elle avait réussi à décrocher le combiné tout en ramassant le contenu du sac...

Non, il ne faut plus penser à cet instant-là, ni au geste de la main vers le téléphone, ni au contact de l'écouteur contre son oreille, ni à la voix qui demandait : « Madame Lopez ? Je suis bien chez madame Nathalie Lopez ? »

Pendant des années, jour après jour, nuit après nuit, en rêve ou les yeux grands ouverts, à s'en rendre malade, à s'en retourner le cerveau, elle a ressassé ce moment précis où sa vie avait basculé. Elle a réussi à s'en débarrasser. Elle ne veut plus y revenir.

Mais cette voix masculine, ce timbre grave, un peu rocailleux, comme montant des profondeurs de la terre... Est-ce la voix du destin ?

Hippolyte perçoit son trouble.

« Il était beaucoup plus âgé que toi, ton frère ? »

— Il était né en 36, pendant le Front populaire. »

Elle rapporte à Hippolyte l'une des anecdotes que sa mère lui avait racontées à propos de Julien. Quand on parlait de sa date de naissance, ce dernier avait l'habitude de prendre un air fanfaron pour dire : « Quand les gens ont su que j'allais naître, ils se sont tous mis en grève ! »

Monsieur et madame Mercier, les parents de Nathalie, avaient été séparés pendant de longues années, d'abord par le service militaire du père, Lucien, puis par sa mobilisation en juin 1939, enfin par sa captivité dans un camp de prisonniers de guerre dont il avait réussi à s'évader en 1942 pour entrer dans la Résistance. En 1945, au retour d'Auschwitz où il avait été déporté, il lui avait fallu trois années pour envisager de faire à nouveau un enfant. Les douze ans qui la séparaient de son frère n'avaient jamais été un obstacle pour Nathalie. Julien n'était-il pas un magicien, un héros, un prince dont les idées, les faits et gestes n'appartenaient pas au même monde que celui des gens ordinaires ?

Lorsque Nathalie avait atteint l'âge de cinq ans, il avait pris l'habitude de venir dans sa chambre et de lui raconter sa journée, les farces qu'il avait faites aux professeurs, ses bagarres avec les autres élèves. Un soir, il était arrivé, bien habillé, chemise blanche, pantalon à plis, mocassins, raie sur le côté, gomina et eau de Cologne, il s'était assis sur le lit de Nathalie et lui avait chuchoté dans l'oreille : « Ce soir, je sors avec une fille ! On va au cinéma. Souhaite-moi bonne chance ! Et puis, je l'emmènerai boire un verre au Scossa... »

— Comment elle s'appelle ? Elle est plus vieille que moi ? »

En se retenant de rire, il lui avait dit que oui, elle était beaucoup plus vieille qu'elle, qu'elle s'appelait Marie-Claude et qu'il valait mieux ne pas en parler aux parents. Elle avait juré qu'elle ne dirait rien, mais avait ressenti un petit pincement au cœur en le voyant partir en chantonnant.

« Il faisait son service en Algérie ? »

Hippolyte est troublé par le silence inhabituel de Nathalie.

« Non, pas son service. Il s'était engagé dans les paras et c'est ça qui a rendu mon père

furieux. Il ne supportait pas l'idée que son fils soit volontaire pour "aller mater la révolte d'un peuple opprimé", comme il le répétait. D'ailleurs, après la mort de Julien, il n'a plus jamais parlé de lui. Jamais. Il me faisait taire quand je prononçais son nom. »

La question d'Hippolyte a fait remonter un autre souvenir, celui des soirs où elle se réfugiait dans sa chambre pour échapper aux grondements venus du bureau de son père ou de la salle à manger, aux cris de Lucien Mercier, aux réponses ironiques de Julien, aux pleurs de sa mère.

Et, parfois, la tempête se concluait par une claque sur la joue de son frère (comment son père osait-il?), par la porte d'entrée qui se refermait violemment, par les cris de sa mère suppliant Julien de revenir. Nathalie se mettait à plat ventre sur son lit, plaquait l'oreiller sur sa tête, et rêvait d'un monde où les idoles ne trembleraient pas sur leur piédestal. Il y a surtout le souvenir de ce soir-là où l'angoisse lui avait serré la gorge, à force d'entendre des bruits de dispute et des cris de colère venir du bout du couloir. Julien s'était glissé subrepticement dans sa chambre, alors qu'elle était déjà dans son lit :

« Je m'en vais, la puce. Je pars à l'armée. Je me suis engagé dans les paras. Le père est furieux. Maman pleure comme une madeleine. Mais rien ne me fera changer d'avis... J'ai vingt ans, j'ai raté mon bac trois fois. J'ai foiré tous les boulots que papa m'a trouvés. Je n'ai pas envie de vivre entre ces murs étriqués. Je veux de l'aventure. Je veux voir du pays. Je veux de l'action! »

Pour faire rire Nathalie et conjurer les larmes qui perlaient au coin de ses paupières, il avait mimé quelques pas de parade militaire, fait semblant de tirer avec un fusil imaginaire et de lancer une grenade en direction du bureau de son père.

« Je suis sûr que tu me comprends toi, la puce! Et puis, tu verras, je t'envoierai des cartes postales. »

La porte s'était refermée. Et Nathalie était restée seule, dans son petit lit, son livre de contes à la main, sa poupée préférée sur l'oreiller. Elle avait laissé des larmes de désespoir couler sur ses joues et s'était retenue d'appeler sa mère.

\*\*\*

Longtemps, elle a gardé dans son portefeuille la seule carte postale que Julien lui avait envoyée. Un texte trop bref, au verso d'une photo en noir et blanc montrant un grand port surmonté de collines et de palmiers.

Bonjour ma puce. Ici chaleur et mer bleue, mais on va rarement à la plage!

Je te fais des tas de bisous.